



Chambéry appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

La ville de Chambéry est signataire depuis 1985 (renouvelée en 2007) de la convention Ville d'art et d'histoire avec le ministère de la culture et de la communication. L'attribution de ce label l'engage dans une démarche qualitative de médiation et de valorisation du patrimoine. La signature s'est inscrite dans la continuité d'une politique de valorisation patrimoniale menée depuis les années 60.

Le label VAH garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions

Des vestiges antiques à l'architecture du XXe siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité.

Aujourd'hui, un réseau de 181 villes et pays offre son savoir-faire sur toute la France.

L'équipe, ses missions

Le service coordonne les initiatives de Chambéry, Ville d'art et d'histoire, et propose toute l'année des animations pour les Chambériens, les visiteurs et les scolaires. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

Sous la direction de l'animatrice de l'architecture et du patrimoine, il comprend une équipe de six permanents, chargés de l'accueil à l'Hôtel de Cordon, de l'organisation des visites, de la recherche documentaire, de la conception des activités pour le jeune public. Une équipe de 25 guides agréés par le ministère de la culture et de la communication vous accompagne dans votre découverte de la ville et de son patrimoine.

Le service Ville d'art et d'histoire propose des actions pour sensibiliser les habitants à leur cadre de vie afin qu'ils se sentent acteurs de la préservation du patrimoine et participent à la réflexion sur le devenir de la ville.

Les objectifs principaux du label à Chambéry sont :

- conserver le cadre urbain et l'architecture du centre ancien (secteur sauvegardé) tout en favorisant une évolution équilibrée au regard des fonctions urbaines contemporaines ;

- connaître l'ensemble du territoire, afin de tisser des liens entre quartiers du centre et de la périphérie ;

- sensibiliser à l'architecture et aux problématiques urbaines contemporaines.

Un Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine est ouvert depuis 2010 dans l'hôtel de Cordon. Il se situe au cœur du centre ancien, 71, rue Saint-Réal à l'hôtel

de Cordon. Il prend place dans un ancien hôtel particulier, construit au XVI^e siècle, ses façades principales et son organisation intérieure ont été remaniées au XVIII^e

Un Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine est un équipement culturel de proximité qui vise à la sensibilisation, à l'information et à la formation au patrimoine, à l'architecture et à l'urbanisme de tous les publics

Le Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine (CIAP) d'une superficie de 600 m² répartis sur deux niveaux de l'Hôtel de Cordon spécialement acquis par la Ville, répond à plusieurs fonctions

- départ des visites guidées du centre ancien ;
- salle d'activités pédagogiques ;
- bibliothèque spécialisée architecture et patrimoine (accessible sur rendez-vous) et lieu de consultance de l'architecte-conseil de la ville pour les zones protégées ;
- exposition permanente sur la ville et son évolution, autour des thèmes suivants :
 - SAUVEGARDER : la sauvegarde du patrimoine
 - HABITER : l'habitat à Chambéry
 - CROÎTRE : l'évolution de la ville
 - RACONTER : les visages de Chambéry
 - AMÉNAGER : l'architecture contemporaine
- accueil d'expositions temporaires.

Histoire

Dès son origine, le destin de Chambéry est lié à sa position de ville carrefour. Déjà à l'époque gallo-romaine, la "Table de Peutinger" mentionne un vicus appelé Lemencum. Propriété personnelle de la dynastie carolingienne, puis du roi de Bourgogne, Lémenc dépend au XI^e siècle de l'abbaye lyonnaise d'Ainay qui y élève un prieuré bénédictin. Après la période du haut Moyen Age, apparaît le premier noyau urbain au pied de la colline de Montjay. Au XIII^e siècle, la famille de Savoie acquiert les droits seigneuriaux sur la ville et le fortin appartenant aux sires Berlion. Siège de l'administration comtale et résidence de la Maison de Savoie, Chambéry prend le titre de capitale. La ville médiévale s'étire entre ses deux pôles traditionnels : la colline de Lémenc, centre religieux dont relèvent les églises paroissiales de la ville, et le château, symbole du pouvoir politique. C'est à cette époque que Chambéry se dote des "allées", véritable labyrinthe de passages.

En 1371, Amédée VI décide la construction de remparts à l'intérieur desquels s'installent des ordres religieux... Trois faubourgs (Maché, Montmélian et Reclus) se développent le long des principales voies de communication : routes de Lyon, Turin et Genève. La population ne cesse de se densifier à l'intérieur des remparts et la physionomie de la ville ne change guère jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Cela explique l'installation, hors les remparts, de couvents et de clos nobiliaires à partir du XVII^e siècle. Sur l'emplacement de l'enceinte détruite à la Révolution française, on trace de nouvelles rues

Le XIX^e siècle est marqué par de grandes réalisations dans l'urbanisme chambérien. La rue de Boigne est percée en 1824, le théâtre est réalisé grâce au mécénat du riche comte de Boigne ; les casernes d'infanterie et de cavalerie (Curial et Barbot) sont

construites dans le quartier du Larith. Après le rattachement de la Savoie à la France en 1860, la transformation de la ville en nouvelle préfecture française amène des modifications dans le paysage urbain : construction de l'hôtel de ville, du palais de justice vers le jardin du Verney, du musée des Beaux-Arts. Au début du siècle, de nouveaux quartiers de ceinture se créent : urbanisation sur les collines de Montjay et de Lémenc, création des quartiers des écoles et des hôpitaux au nord. Le bombardement américain de 1944 détruit environ le quart du tissu médiéval. Les réhabilitations opérées dans le secteur sauvegardé se conjuguent avec les aménagements contemporains tel le quartier Curial.

Patrimoines remarquables.

Le château des ducs de Savoie

Le comte Amédée V achète aux seigneurs de Chambéry leur château en 1295 et lance une reconstruction totale. Les premiers bâtiments montrent un souci militaire, lié au conflit delphino-savoyard (1299-1334). De nos jours, la façade dominant la place du château et la porterie conservent encore un caractère médiéval. Le château devient, au cours du XIV^e siècle, un bâtiment abritant de hautes fonctions administratives (conseil résident, chambre des comptes). Au début du XV^e siècle, le château est encore un grand chantier. Amédée VIII fait édifier une chapelle princière digne de son rang. Des fêtes somptueuses se déroulent à la cour, notamment le 19 février 1416, lorsqu'Amédée VIII est élevé au rang de duc par Sigismond, empereur du Saint-Empire Romain Germanique. Une tour carrée, dite tour du Carrefour ou des Archives, parachève l'angle sud-est du château en 1439.

La période de magnificence pour la Cour de Savoie ne dure pas, car celle-ci attire les convoitises du roi de France, François I^{er}, qui envahit la Savoie en 1536. Après la récupération de ses territoires, le duc Emmanuel-Philibert préfère mettre sa capitale à l'abri des armées françaises en l'établissant à Turin en 1563. Chambéry conserve son Parlement, mais au pouvoir amoindri, transformé en Sénat de Savoie. Privé de la Cour et de ses habitants, le château est alors envahi par les administrations piémontaises, retrouvant ses allures de palais de temps à autre pour accueillir les souverains de passage.

Victor-Amédée II, duc de Savoie, promu roi de Sardaigne depuis 1718, réforme son administration. Le cadastre, lié à la réalisation de la Mappede sarde, fait son entrée au château en 1728. Lorsque le roi Victor-Amédée II abdique au profit de son fils le 3 septembre 1730, il décide de se retirer au château de Chambéry. Il en profite pour le remettre en état et le parer de jardins somptueux.

Deux incendies successifs vont malheureusement changer l'aspect du château médiéval. En 1743, un incendie détruit la partie sud-est des appartements royaux, occupés par les Espagnols au moment de la guerre de succession d'Autriche. Quelques années plus tard une nouvelle « aile royale » en équerre est édifiée à l'est, à l'emplacement des terrasses et d'une partie des anciens appartements médiévaux. Cette reconstruction partielle se déroule de 1786 à 1790 sur les plans de Piacenza et Garella. Ce nouveau bâtiment apparaît comme le point de départ d'une reconstruction importante qui verra son achèvement bien après 1860.

Mais en 1792, les révolutionnaires français entrent en Savoie. Le château devient le siège de l'administration du nouveau département du Mont-Blanc. En décembre 1798,

un autre incendie, plus dramatique, détruit le pavillon vieux, la galerie ouest, le reste des bâtiments médiévaux au sud et la nouvelle aile royale de 1786.

Napoléon Ier vient à Chambéry en mars 1805, et fait remettre en état l'ancienne aile royale du château pour y loger le premier préfet du département du Mont-Blanc.

Lorsque les rois sardes récupèrent leurs états, en 1815, ils n'ont guère le temps ni les moyens de sauver le château de leurs ancêtres, sauf la chapelle qu'ils font réaménager. Le gouvernement français hérite d'un chantier en 1860. L'ancienne aile royale est prolongée. Dans la tour demi-ronde, on construit un élégant escalier. Depuis son classement au titre des Monuments Historiques en 1881, l'ancien château des ducs de Savoie a connu de nombreuses restaurations.

La Sainte-Chapelle

Elle a été construite de 1408 à 1430 par le maître d'œuvre Nicolet Robert, sous l'impulsion d'Amédée VIII. Sur la place du château, le chevet s'intègre au système défensif. La hauteur et l'étréoussesse des cinq baies donne un certain élan à l'ensemble. Les contreforts, soutenant les arcs-boutants, sont percés d'un chemin de ronde. La chapelle est flanquée d'un clocher, construit en 1470 par Blaise Neyrand de Saint-Pourçain en Bourbonnais, grâce à Yolande de France, sœur du roi Louis XI et duchesse de Savoie.

Dans la cour d'honneur du château, la façade baroque, dessinée par Amedeo di Castellamonte, célèbre architecte de Turin, s'explique par le programme de restauration de l'édifice, lancé par la duchesse de Savoie, Christine de France, entre 1641 et 1663. L'intérieur frappe par son élévation (22m). Les verrières réalisées entre 1521 à 1527, par les peintres-verriers Blaise de Lyon, Jean Baudichon et Jean de l'Arpe, sont réparées après l'incendie de 1532 et certaines parties refaites par un peintre chambérien, Gaspard Masery, entre 1541 et 1548. L'ensemble reproduit neuf scènes de la Passion du Christ. Dans la verrière centrale, le vitrail représentant les saintes Femmes au tombeau est une composition qui rappelle la présence du Suaire de Turin dans la chapelle au XVIe siècle.

Les voûtes sont ornées d'étonnantes peintures en trompe-l'œil. En 1836, le roi Charles-Albert avait lancé un programme de restauration et fait peindre la chapelle en trompe-l'œil selon la mode du temps. Le piémontais Casimir Vicario, qui avait travaillé deux ans auparavant à la cathédrale de Chambéry, en est l'auteur. La restauration de 1959 a fait disparaître une grande partie de ce décor. En 2012, un nouveau chantier a permis de conforter les peintures subsistantes.

Le clocher abrite le plus grand carillon de France (70 cloches). L'histoire commence en 1937 lorsque la France organise à Paris une exposition universelle des Arts et Techniques. La Savoie se fait remarquée par la reconstitution d'un village traditionnel et par un carillon de 37 cloches (symbolisant l'année de l'exposition) conçu par la célèbre fonderie Paccard d'Annecy. Le succès rencontré par cet instrument de 3,6 tonnes est tel qu'un comité se met en place afin de lancer une souscription pour installer ce carillon dans un monument savoyard. Le choix se porte sur le clocher de la Sainte-Chapelle, connu sous le nom de tour Yolande. Un nouveau comité de souscription se met en place en 1988 pour rénover ce carillon et réussit à mobiliser 1100 donateurs. Ce succès permet une participation de l'Etat, du Conseil général et de la Ville de Chambéry suffisante pour réaliser un tout nouvel instrument de 70 cloches, d'un poids total de 40 tonnes. La plus grosse cloche, un Sol, pèse 5,1 tonnes et la plus petite, un La, pèse 8 kg.

Le grand carillon de Chambéry est inauguré le 11 septembre 1993. Depuis de nombreux concerts ont lieu, donnés par les plus grands carillonneurs du monde. L'ancien carillon est désormais exposé dans la cour du château, près de la tour Trésorerie.

La rue Basse-du-Château

Jadis principal accès au château, cette petite rue renferme un des quartiers les plus évocateurs de la période médiévale de la cité. A l'origine, on l'appelait la « charrière » (endroit où passent les chars). Vers le château coulait un bras de l'Albanne et le petit pont de Belle-Combette permettait la circulation. Cette rue conserve une allure médiévale marquée par l'étroitesse et la sinuosité du tracé. La tradition veut que la passerelle couverte ait été construite au XVIII^e siècle au moment de l'occupation espagnole de Chambéry. Quelques exemples d'anciennes boutiques à bancs de pierre subsistent.

La place Saint-Léger et ses allées

Le cœur de la vieille ville étonne le visiteur car la topographie de la place s'apparente davantage à celle d'une longue rue. L'alignement actuel des maisons remonte au XIII^e siècle mais au Moyen Age l'espace central était alors bien différent. Un bras étroit de l'Albanne divisait la place en deux « quais ». L'église Saint-Léger avait été construite au centre, sur le canal. Une bonne cinquantaine de boutiques de bois sommaires, appelées « cabornes », s'étaient développées dès le XVI^e siècle, de part et d'autre du canal de l'Albanne. Plus tard, d'importants travaux modifieront la physionomie de la place. En 1760, on démolit l'église, car celle-ci présente un risque d'effondrement. L'Albanne, dont on avait sans doute déjà commencé la couverture, disparaît. Les cabornes démolies par le Général de Boigne, à partir de 1826, libèrent l'espace qui prend alors le nom de place Saint-Léger. L'horloge (1902) rappelle celle de l'ancien clocher de l'église. Depuis 1976, la place est entièrement réservée aux piétons et embellie de façades colorées, et s'offre au promeneur comme un salon en plein air à l'ambiance italienne.

Prenant naissance entre les boutiques de la place, les « allées » ne sont ni des ruelles, ni des traboules (appellation exclusivement lyonnaise). Ce sont de longs couloirs parallèles, couverts ou non, qui permettent de circuler à travers d'importants pâtés de maisons. Ils desservent aussi des cours communes, créant un réseau dense et assez labyrinthique par endroit. Cette voirie particulière résulte de la grande profondeur des bâtiments, héritage du « toisé ». Cet impôt, très élevé à Chambéry, était calculé sur la largeur des façades principales des maisons au XIV^e siècle. Il a incité les habitants à construire des bâtiments étroits et profonds, offrant ainsi une façade dont la largeur moyenne ne dépassait pas 4 mètres. Ce type de parcellaire, dit en « lanière », a façonné l'urbanisme très particulier de la ville ancienne.

La rue de Boigne

Percée entre 1824 et 1830 à travers les quartiers anciens, cet axe majeur a permis de favoriser une meilleure circulation dans la ville. Les travaux ont été financés par Benoît de Boigne, le bienfaiteur de Chambéry. C'est une artère commerçante bordée de portiques à la turinoise qui, à l'époque de sa réalisation, est très vite devenu le centre mondain de la ville où s'installèrent les familles de notables, mais aussi les commerces de luxe, les salons de thé... Stendhal écrit en 1837 dans les *Mémoires d'un touriste*: « ... Un lieu aussi commode devient bientôt le rendez-vous de tout ce qui s'ennuie et veut se distraire un jour de pluie ; il s'y établit des cafés, des boutiques de luxe, des cabinets

littéraires, où l'on va passer une heure ou deux quand il fait une bise noire et qu'on s'ennuie chez soi... Il pleuvait aujourd'hui. J'ai passé toute ma journée sous les portiques de la belle rue de Chambéry. Je pensais à la douce Italie... ».

Dans sa nouvelle rue, Benoît de Boigne se réservera un nouvel hôtel très confortable. La rue de Boigne fut longtemps jalonnée de cafés, salons de thé ou pâtisseries de renom. Seul, un salon de thé historique subsiste au n° 1. Fondé en 1832 comme l'atteste l'enseigne, le commerce classé à l'inventaire des Monuments Historiques conserve un mobilier de style Empire et une devanture art déco. Le nom "*au fidèle berger*" provient d'une célèbre confiserie parisienne de la rue des Lombards, fondée en 1720 par Ravoisé, confiseur de la Reine. Plusieurs pâtisseries ou salons de thé français reprendront cette enseigne.

La fontaine des éléphants

Appelée aussi « colonne de Boigne », réalisée par le grenoblois Pierre-Victor Sappey en 1838, c'est une curieuse superposition de trois éléments : une fontaine, une colonne et une statue.

Après la mort du Général de Boigne en 1830, la Ville de Chambéry se décide à élever un monument pour perpétuer le souvenir et les bienfaits de l'illustre personnage. Elle lance un concours en 1833. Dix sept projets sont présentés et le Conseil de Ville porte son choix, un an plus tard, sur le travail du grenoblois Pierre-Victor Sappey (1801-1856). Après quelques discussions, le Conseil de Ville porte son choix sur l'emplacement des boulevards dans l'axe de la rue de Boigne. Les travaux sont menés à partir du mois d'avril 1835 et le monument est inauguré le 10 décembre 1838.

Sappey écrit : « *Tout ce travail a été fait par moi seul en moins de quatre ans. Je n'ai employé que des manœuvres pour remuer d'aussi lourds fardeaux. (...) Aussi ai-je fait grand travail pour peu d'argent. Il est sûr que je n'ai pas gagné grand chose. Ma manière de voir est qu'un artiste doit produire quand même. Il lui faut un certificat de capacité ; sans cela point d'avenir* ».

L'ensemble, haut de 17,65 mètres et bâti en pierre calcaire de Saint-Sulpice. La fontaine présente dans son plan la croix de Savoie, symbolisée par quatre éléphants réunis par la croupe. Réalisés en fonte de fer, ils jettent l'eau par la trompe dans un bassin de forme octogonale. Ils portent chacun une tour de combat ornée d'un bas-relief ou d'une inscription en latin et surmontée de trophées.

Les inscriptions mentionnent côté rue de Boigne « *A Benoît de Boigne, chambérien, la cité reconnaissante, 1838* », et côté rue Claude-Martin « *Citoyen bienfaisant, de son vivant il comble de largesses inouïes sa Patrie, que chez les Indiens Marathes, il avait illustrée par la gloire de son nom* ».

Côté boulevard de la Colonne, le bas-relief représente l'entrée du général de Boigne à Jaipur.

Côté boulevard du Théâtre, le bas-relief évoque les dons du général à la ville de Chambéry. De Boigne tient un parchemin portant la liste de quelques uns de ses actes de bienfaisance : hospice Saint-Benoît, dépôt de mendicité ; hospice pour les aliénés ; fondation de lits pour les voyageurs malades.

Les trophées se composent de divers objets rappelant les arts et la civilisation des peuples que le général de Boigne a combattus ou gouvernés.

Au sommet de la colonne, la statue représente le Général de Boigne avec le costume de lieutenant général de Sa Majesté le roi de Sardaigne. Sur l'épaule gauche est jeté un manteau, qui, relevé en partie sur le bras, laisse voir la main, appuyée sur un riche sabre

oriental. La main droite tient les actes des diverses donations faites à la ville de Chambéry. Cette statue en bronze haute de trois mètres a été fondue à Paris, dans les ateliers de Charles Crozatier.

La Cathédrale Saint-François de Sales

Elle fut longtemps une chapelle franciscaine, ce qui explique sa modeste architecture. La présence franciscaine en Savoie est attestée dès le début du XIII^e siècle, et le couvent de Chambéry est cité comme l'une des toutes premières fondations hors d'Italie. A partir de 1418, les franciscains reconstruisent leur chapelle. L'église est consacrée en 1488, sous le vocable de Saint-François d'Assise. Mais la façade ne sera terminée qu'en 1587. Après la démolition de l'église Saint-Léger en 1760, les fonctions paroissiales sont alors transférées dans l'église Saint-François qui devient cathédrale en 1779. L'évêché, à peine installé, connaît les vicissitudes de la Révolution. L'évêché est rétabli en 1802 et la cathédrale est désormais placée sous le vocable de Saint-François de Sales. Enfin en 1817, elle devient « métropole », puisque Chambéry est élevé au rang d'archevêché.

Si la façade présente un aspect peu ostentatoire, la faiblesse de l'élévation a sans doute été imposée par la nature des fondations. Plusieurs milliers de pilotis de mélèze ou autre résineux ont été enfoncés dans le sol. La façade serait restée très dépouillée si, au début du XVI^e siècle, un certain Jean Vulliod, trésorier du duc de Savoie, n'avait pas offert le beau portail gothique flamboyant. Ce portail a connu une importante restauration achevée en 2009. Les deux portes de chêne (XVII^e siècle) sont de style Louis XIII.

A l'intérieur, on est frappé par la grandeur de l'édifice. Le style gothique flamboyant y est traité très simplement et ses caractéristiques se retrouvent surtout dans l'élévation à deux étages et dans l'absence de chapiteaux sur les piliers. On ignore tout de la décoration d'origine. Pourtant de nombreuses peintures murales devaient exister, comme en témoignent les deux œuvres des XV^e et XVI^e siècles conservées dans le déambulatoire. La première campagne de décoration en trompe-l'œil a été réalisée en 1810 par Fabrizio Sevesi, dans le chœur. En 1834, Casimir Vicario peint en grisaille l'intérieur de l'édifice dans son ensemble. L'artiste piémontais opte pour un effet néo-gothique dans l'esprit du « gothique troubadour » alors très en vogue en Savoie. Les voûtes imitent un remplage flamboyant sur fond de ciel bleu et les murs de la nef s'ornent de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Au revers de la façade, les orgues romantiques de 1847 sont contenues dans un buffet néo-gothique haut de 13 mètres.

Le cloître franciscain

Il date du XVII^e siècle et a remplacé un cloître gothique beaucoup plus petit. Bien que construit au début de l'âge baroque, il offre encore un principe gothique archaïque de voûtes sur croisée d'ogives. Les bâtiments renferment un escalier de la seconde moitié du XVII^e siècle, une chapelle épiscopale (1805) de l'architecte Montgenet et une suite de salons décorés. L'ensemble est devenu le cadre des collections du Musée savoisien au début du XX^e siècle. C'est un musée archéologique, ethnographique, historique et artistique, dont les collections proviennent essentiellement de Savoie.

L'Église Notre-Dame

Elle a été longtemps la chapelle des Jésuites. Les bâtiments du couvent comprenaient deux grands cloîtres. Ils seront détruits après la loi de séparation de l'Église et de l'État. La chapelle, préservée des bombardements lors de la seconde guerre mondiale, est

l'œuvre du Père Martellange, jésuite et architecte. Achevée en 1646, grâce à un don de la duchesse Christine de France, la façade est de style baroque, formée de deux étages reliés entre eux par des volutes ornées de pots à feu. Au-dessus de la porte, le blason porte les armes de Charles-Emmanuel Ier, qui posa la première pierre en 1599. Par la richesse de sa décoration, l'intérieur offre un contraste saisissant avec la façade. La voûte, décorée de stucs dès le 17^e siècle, fut refaite en 1845 par Casimir Vicario.

La chapelle du lycée

Seul vestige du couvent des visitandines, ordre fondé en 1610 par François de Sales et Jeanne de Chantal. Les religieuses eurent à leur charge l'éducation des jeunes filles jusqu'au 18^e siècle. Transformés en école secondaire communale au début du 19^e siècle, les bâtiments servirent, au retour des jésuites, de collège Royal. Mais devenu trop vétuste, l'ancien couvent sera démoli en 1889 pour percer la rue Marcoz et agrandir l'actuel lycée Vaugelas. La chapelle a subsisté et son intérêt réside surtout dans l'élégante façade baroque aux belles lignes courbes (1726).

Le portail Saint-Dominique

Il provient de l'ancien couvent des dominicains. Présents à Chambéry en 1418, leur église se composait de deux nefs. Une partie des bâtiments conventuels fut occupée par le Sénat de Savoie de 1560 à 1830. Les dominicains seront chassés au moment de la Révolution française, et leur église démolie. Le portail de celle-ci fut conservé et remonté au sommet de l'escalier menant au château. Le décor sculpté de ce beau morceau d'architecture gothique flamboyant, réalisé à l'origine en molasse, a été restauré dans du grès des Vosges, en 1988.

L'église Saint-Pierre de Lémenc

Elle marque l'emplacement historique d'un site gallo-romain. Quelques fouilles ont révélé, au XIX^e siècle, l'existence probable d'un temple dédié à Mercure, puisque l'on a retrouvé des fragments d'une statue et un caducée en bronze, conservés au musée savoisien.

Au XI^e siècle, les bénédictins d'Ainay élèvent une église romane. Reconstituée à partir de 1490, suite à un incendie, elle est achevée en 1513 avec le clocheton renaissance en pierres blanches, au-dessus de la façade. Sous le chœur, l'église contient une crypte - vestige parmi les plus anciens de la chrétienté de Savoie - dont la petite rotonde constitue toujours une énigme pour les archéologues. Six colonnes, probable emploi de l'époque romaine, soutiennent à la fois une coupole centrale et une voûte annulaire offrant ainsi une architecture aux justes proportions. Pendant longtemps on s'est orienté vers l'hypothèse d'un baptistère isolé du IX^e siècle, dans la tradition des édifices italiens ou de la vallée du Rhône. Mais un certain nombre d'éléments contrarient cette hypothèse. La présence de six colonnes dans la partie centrale de la rotonde, au lieu des huit colonnes traditionnelles dans les baptistères circulaires, est inhabituelle. La faiblesse de la profondeur de la cuve - 33cm - a probablement interdit de procéder au baptême des adultes. Enfin, on a relevé l'absence de canalisations pour l'arrivée et l'écoulement de l'eau, traditionnellement présentes dans les baptistères. Enfin, la date la plus ancienne attribuée à la rotonde, au regard de son décor architectural, est le IX^e siècle. Or à cette époque l'évêque ne baptise plus, le sacrement étant dispensé par les

prêtres grâce aux fonts baptismaux créés dans les églises. En conséquence, on s'oriente aujourd'hui vers l'hypothèse d'un reliquaire monumental, contemporain de la première église construite au-dessus. La forme circulaire s'inspirerait de la « tholos » grecque, bâtiment élevé pour le culte des morts. Les romains l'ont souvent repris, par exemple à Glanum. Le Saint-Sépulcre de Jérusalem ou le Panthéon de Rome en sont la continuité. Le couloir circulaire aurait servi à la pérégrination. Dans le centre de la cuve, on aurait placé les reliques certains jours précis, notamment lors des fêtes du saint vénéré. Les pèlerins auraient pu faire leur dévotion à travers la fenestella, que l'on voit face à la rotonde. Retrouvée récemment dans des travaux de restauration, elle donnait autrefois dans le chœur de l'église primitive. Mais les reliques de quel saint a-t-on vénéré ? Le mystère de la rotonde demeure encore aujourd'hui. La partie médiane à trois nefs de la crypte, aux murs très épais et d'un tracé irrégulier, contraste avec la belle rotonde. La troisième partie, gothique, abrite une « Mise au Tombeau » en calcaire polychrome, provenant de l'ancienne église des Antonins. Mutilée à la Révolution, elle est l'œuvre d'un atelier bourguignon.

A droite de l'église, une plaque sur le mur du vieux cimetière rappelle le lieu de sépulture de Françoise-Louise-Eléonore de Warens, protectrice du jeune Jean-Jacques Rousseau lors de son séjour chambérien. En 1756, retirée dans un taudis du faubourg Nézin, tout proche, elle s'est éteinte dans la plus grande misère le 29 juillet 1762.

Les hôtels particuliers

La noblesse savoyarde, liée aux institutions prestigieuses des Etats de Savoie, a marqué profondément son attachement à son prince et à sa capitale. A partir du XVe siècle, les familles s'établissent dans de grandes maisons particulières signalées par une haute tourelle d'escalier. Sous la Renaissance, des galeries de circulation ou loggias sont créées pour faciliter la distribution des appartements installés dans plusieurs corps de logis (hôtels Chabod de Saint-Maurice, Dieulefis, La Pérouse...). A l'avènement de la période baroque (XVIIe siècle) les hôtels deviennent de véritables palais. La référence à Turin, nouvelle capitale des Etats de Savoie, s'affirme. Une porte monumentale ouvre sur un passage qui mène à une cour intérieure (hôtels Costa de Beauregard, Castagnery de Châteauneuf...). Au XVIIIe siècle le décor s'intensifie sur les façades ou dans les escaliers, avec une prédilection pour des éléments de style français comme les grilles Louis XV ou les guirlandes et rubans Louis XVI mêlés à une architecture typiquement piémontaise (hôtels Chollet du Bourget, de Roche, de Montfalcon, de Bellegarde...). Un seul hôtel à la française est élevé à Chambéry à la fin du XVIIIe siècle, l'hôtel de Clermont-Mont Saint-Jean.

Après la Révolution, rares seront les nouvelles constructions de ce type. On peut citer l'hôtel de la famille de Boigne, construit vers 1830 dans le style piémontais et dans un tout autre registre, l'hôtel de Claude Martin (1906), bel immeuble bourgeois, près de la fontaine des éléphants.

L'hôtel de Cordon

Cet hôtel particulier du XVIème siècle, remanié au XVIIIème siècle, constitue un bon exemple de la demeure de la noblesse chambérienne. Y ont séjournées plusieurs familles nobles : les Milliet de Challes, qui se sont illustrés au Sénat de Savoie et les Sallier de la Tour, marquis de Cordon, qui ont pris possession de l'hôtel au XVIIIème siècle.

On raconte qu'Henri IV y aurait donné un bal lors de l'occupation de la Savoie par la France en 1600. La particularité de cet hôtel est son caractère traversant. On remarque un escalier à vis, dans une tourelle d'angle (façade est), et un escalier droit (façade ouest). Il possède deux étages nobles et un dernier niveau, moins haut, appelé attique, réservé aux domestiques.

La tourelle d'angle, plus haute que les corps de logis, affirme l'importance de la famille. Un bel arc en accolade taillé dans la pierre surmonte la porte d'entrée.

Le rez-de-chaussée du bâtiment servait d'écurie, de garage et de dépendances. Un grand passage voûté et traversant permet d'accéder à la façade ouest de l'hôtel.

De nos jours, il abrite l'accueil du Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine.

Le label « Ville d'Art et d'Histoire » obtenu par la Ville de Chambéry a favorisé la mise en place de ce centre en 2010. Ses objectifs sont multiples : donner envie de visiter et de découvrir la ville, donner des clefs de lecture pour comprendre l'environnement architectural et paysager, connaître l'évolution d'une ville depuis sa fondation pour mieux comprendre son développement récent. Au premier étage, le visiteur découvre un ancien appartement ayant conservé le témoignage de différentes constructions réalisées depuis le XVIe siècle. Des papiers peints panoramiques, datant du milieu du XIXe siècle, sur le thème de Psyché et Cupidon ornent les murs de l'ancienne salle à manger.

Des expositions temporaires abordent différents sujets : mise en valeur de projets architecturaux, présentation de travaux de restauration, informations pratiques sur la gestion du secteur sauvegardé...

L'hôtel de ville

Il a été bâti en 1863, à la place de l'ancienne maison de la Cité, dans un quartier bien transformé par la reconstruction d'après-guerre. Charles-Bernard Pellegrini et Joseph-Samuel Revel ont conçu une nouvelle mairie à l'architecture éclectique. Avec son beffroi inattendu, c'est l'un des premiers bâtiments de style français à faire son apparition après la réunion de la Savoie à la France. L'entrée principale se trouve du côté de la ville ancienne.

Le Palais de Justice

Autrefois, le Sénat de Savoie rendit la justice pendant près de trois siècles dans l'ancien couvent des dominicains, démoli au XIXe siècle. Le gouvernement sarde, ayant transformé le Sénat en Cour d'Appel Royale, décide la construction d'un nouveau bâtiment en 1848. Le choix se porte sur le jardin du Verney, seule surface libre suffisante pour recevoir cet important bâtiment.

Construit entre 1850 et 1860, c'est l'un des derniers témoins de l'architecture sarde. Les plans du bâtiment sont l'œuvre de l'architecte Pierre-Louis Besson et de l'ingénieur Pierre Spurgazzi. La façade présente un avant-corps de sept travées, à colonnes ioniques engagées. La cour intérieure, bordée de portiques, est très influencée par le style d'Antonio da Sangallo et de Palladio.

En 1860, le Palais de Justice sert de cadre à la proclamation officielle des résultats du plébiscite sur le Rattachement de la Savoie à la France.

Le théâtre Charles-Dullin

Troisième salle de spectacle construit à cet emplacement. En 1820, le général de Boigne avait donné à la ville de quoi rebâtir le premier théâtre en bois, mais un incendie en 1864 nécessitera une reconstruction. Charles-Bernard Pellegrini et Joseph-Samuel Revel seront les architectes de ce nouveau théâtre inauguré en 1866. La façade est divisée en quatre parties : un prostyle (vestige du théâtre du général de Boigne en pierre blanche de Lémenc), un avant-corps surmonté d'un fronton et de deux arrière-corps latéraux donnant sur les terrasses du portique (réalisés en pierre blonde du Midi). La conception de la salle est typiquement italienne et s'ouvre en fer à cheval sur la scène avec quatre galeries qui se superposent rigoureusement les unes au-dessus des autres, d'où le nom de « Petite Scala » souvent donné à ce théâtre. En 1993, une restauration partielle a permis de retrouver la variété des couleurs d'origine (murs des galeries ocre, loges d'avant-scène et parterre gris-vert), et d'améliorer le confort des spectateurs (450 places contre 800 avant les travaux). Seul souvenir du théâtre de 1824, le rideau peint est l'œuvre de Louis Vacca, artiste officiel du roi Charles-Félix. Ce rare spécimen d'un décor très recherché au début du XIX^e siècle représente un thème tiré de l'Antiquité, la descente d'Orphée aux Enfers.

Le musée des beaux-arts

Dessiné par François Pélaz et construit entre 1887 et 1889 sur une ancienne grenette, il abrite d'importantes collections de peinture léguées à la Ville de Chambéry. La donation la plus importante est celle du baron Hector Garriod, natif de Savoie et marchand d'art à Florence. Sa collection de peintures italiennes comprend à elle seule cent quarante tableaux. Les œuvres maniéristes, caravagesques, baroques, telles qu'on les trouvait dans les galeries des grandes familles italiennes, composent l'essentiel des collections. De nombreux portraits permettent de suivre l'évolution de ce genre au cours des siècles, parmi lesquels le célèbre *portrait de jeune homme*, attribué à Domenico Veneziano.

Les halles

Labellisé « XXe siècle », le marché couvert a connu une rénovation importante entre 2009 et 2012. Jusqu'au XIXe siècle, le lieu était occupé en grande partie par le couvent des Dominicains. L'église disparaît sous la Révolution, et un premier marché couvert de type Baltard, est bâti en 1862. Devenu trop petit en 1936 pour une ville dont la population avait doublé depuis l'annexion, il est démoli pour être remplacé par de grandes halles en béton armé. Le nouveau bâtiment, signé Pierre et Raymond Bourdeix, architectes à Lyon et Saint-Etienne, est achevé en 1939. Un gymnase existait au-dessus de la grande halle. Un ingénieux système de portiques à grande portée avec des jambes de force avait permis de supprimer tous les points d'appui dans la halle.

Le Carré Curial

L'ancienne caserne Curial a été sauvée de la démolition et réhabilitée de 1980 à 1986 pour accueillir tout un ensemble d'équipements contemporains à dominante culturelle, ainsi que des restaurants et des commerces. L'importance de cette ancienne caserne montre bien le rôle de ville de garnison que Napoléon Ier entendait développer en 1804, car Chambéry était un point de passage obligé pour les troupes se rendant en Italie ou en revenant. En 1810, au moment où le gros œuvre est achevé, la future caserne a déjà coûté plus d'un million de francs, soit cinq fois plus que les nouveaux aménagements au château pour y installer la préfecture du département du Mont-Blanc ! Le bâtiment,

inspiré du modèle des Invalides, est terminé en 1817. Il s'élève sur deux étages et sa haute toiture d'ardoises agrémentée de mansardes lui donne son équilibre et son harmonie. Chacun des quatre corps de logis, bordé d'arcades sur la cour, mesure cent mètres de long. Les étages supérieurs sont garnis de galeries très vastes, où il était possible d'ajouter un grand nombre de lits. Le nombre de trois mille hommes que la caserne est reconnue pouvoir aisément contenir pouvait donc être doublé. A la fin du XIXe siècle, on baptisa la caserne du nom de « Curial », général originaire de Saint-Pierre d'Albigny, héros des guerres impériales. Extérieurement, l'ancienne caserne a conservé à l'ouest, une façade bien dégagée.

L'Espace culturel André-Malraux, inauguré en 1987, est la dernière née des maisons de la culture françaises. Mario Botta, architecte suisse de renom, en est l'auteur. Il a respecté l'un des impératifs réclamés par la municipalité, celui de lier la maison de la culture à l'ancienne caserne napoléonienne. L'entrée se fait ainsi depuis la cour intérieure. La grande originalité de cette salle de spectacle sans façade, c'est qu'elle dévoile toutes les fonctions techniques du bâtiment généralement dissimulées. L'architecture est soulignée par la force de la bichromie en un jeu décoratif de bandes horizontales de pierre blonde et de béton. Ce principe très cher à l'auteur se retrouve à l'intérieur avec une alternance de marbre gris et de béton brut. La grande salle offre près de mille places aux spectateurs. Une salle de cinéma, logée sous les gradins de la salle, est accessible directement, sans passer par la cour du carré Curial.

La médiathèque Jean-Jacques Rousseau

Construite en 1992, recouvre toute la façade nord de l'ancienne caserne Curial. Aurelio Galfetti, architecte proche de Mario Botta, a dessiné cet équipement culturel de haut niveau. Au sous-sol, la galerie Eurêka abrite un Centre de Culture Scientifique Technique et Industrielle consacré à la montagne.

Le Manège

La ville avait fait construire de 1844 à 1846 un manège de cavalerie situé en face de l'ancienne caserne Barbot, « *en gracieuseté pour la cavalerie de garnison, les écuyers de passage, les amateurs de la ville* ». Ce bâtiment de 55 mètres de long sur 23 de large présente sur les côtés des murs cantonnés de pilastres soutenant une imposante charpente de bois. Abandonné par les militaires, sa conservation est envisagée et les travaux sont confiés en 1991 à l'architecte parisien Jean-Jacques Morisseau pour transformer cet ancien manège en centre des congrès. La grande originalité de cette restauration est la structure parallélépipédique de verre et d'aluminium érigée devant la façade qui abrite quatre palmiers. L'aménagement intérieur, fonctionnel et esthétique, met en valeur la charpente du grand hall de 730 m².

Les Charmettes

« *C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent ; car tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry* ». [Les Confessions, livre V].

En 1728, à l'âge de 16 ans, Rousseau choisit de quitter Genève, sa ville natale. Parvenu en Savoie, on l'envoie auprès de Madame de Warens à Annecy. Bien que de douze ans son aînée, Rousseau est sous le charme. Originaire de Vevey, dans le pays de Vaud, elle

avait eu l'idée de se convertir au catholicisme, puisque cette condition n'était pas, en Savoie, dépourvue de profits, au moment où s'exerçait une véritable lutte d'influence contre la Réforme. Le roi de Sardaigne, Victor-Amédée II, avait assigné à Madame de Warens une pension annuelle devant lui permettre d'accueillir les calvinistes suisses émigrés en Savoie pour rejoindre l'Église catholique.

Rousseau abjure le calvinisme et se fait baptiser à Turin en l'espace de quelques jours puis, de retour à Annecy, chez Madame de Warens. Quelques mois plus tard, au début de l'automne 1731, il la retrouve à Chambéry où elle a récemment emménagé. Elle va trouver pour celui qui devient son amant, un emploi au cadastre sarde, au château. Rousseau cherche des échappatoires à ce travail ennuyeux en lisant, en s'initiant à l'arithmétique, à la géométrie, au dessin. Pour l'heure, la botanique le laisse indifférent. Mais depuis son enfance, la musique l'absorbe tout entier et ne le quittera plus. Il a l'idée d'organiser des petits concerts, avec l'aide de quelques artistes et amateurs. Il propose alors ses services comme professeur de solfège et de chant auprès des jeunes filles de bonne famille, malgré les réticences de sa protectrice.

A partir de 1735 ou 1736, Madame de Warens et Jean-Jacques partageront leur séjour chambérien, pendant la belle saison, dans le domaine des Charmettes.

Ces douces périodes de bonheur ou de solitude, faites d'activités champêtres, de rêverie, mais aussi d'études et de lectures assidues, seront capitales pour le grand philosophe qu'il deviendra. Vingt ans plus tard, persécuté par ses ennemis, l'auteur de l'Émile et du Contrat social se réfugiera dans une nature idéalisée, qu'il décrira dans un style éblouissant.

« Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. » [Les Confessions, livre VI].

Dans ce paradis éphémère, Rousseau lit Malebranche, Leibnitz, Descartes. Il étudie la géométrie, l'histoire, la géographie, l'astronomie, la physique, la chimie...

« Remplacé » par Madame de Warens, Rousseau séjourne seul aux Charmettes, en particulier tout l'hiver 1738-1739. Il commence à écrire à Chambéry en ébauchant une comédie dans le style de Marivaux, *Narcisse ou l'amant de lui-même*, qu'il terminera plus tard en se faisant aider. Un long poème, *Le verger de Madame la Baronne de Warens*, sera sa première œuvre publiée en 1739.

Pour se débarrasser de Jean-Jacques, Madame de Warens lui déniche une place : précepteur des enfants d'un grand prévôt de Lyon. Il y demeure d'avril 1740 à mai 1741. Puis il séjourne une dernière fois aux Charmettes les six premiers mois de l'année 1742.

« Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étais l'âme, où je vivais pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu à peu à me séparer de tout ce qui s'y faisait, de ceux mêmes qui l'habitaient, et pour m'épargner de continuels déchirements, je m'enfermais avec mes livres, ou bien j'allais soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'était si chère irritaient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirais moins cruellement séparé. » [Les Confessions, livre VI].

Avec l'espoir de trouver la fortune, Rousseau se décide tout à coup à quitter Chambéry, les Charmettes et Madame de Warens. A l'âge de trente ans, son destin d'écrivain n'est pas encore tracé.

La maison des Charmettes est une construction bâtie en 1660, par la famille Noëray. La propriété se présente sous la forme d'une maison typique savoyarde, couverte d'un toit à quatre pans. Des fenêtres s'ouvrent sur trois côtés ; la façade sud, borgne, est accolée à la ferme, ancienne propriété de rapport. Cette disposition permet à la maison d'habitation de garder toute sa fraîcheur en été. L'intérieur, reconstitué au XIXe siècle, garde l'atmosphère et la simplicité d'une maison de campagne savoyarde.

Du côté Nord, un petit escalier de trois marches conduit au jardin potager, le « jardin de curé » selon Jean-Jacques. Si Rousseau découvre la nature aux Charmettes, il n'a pas commencé à herboriser à ce moment-là. *« Maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles, et avec les fleurs du bouquet que, chemin faisant, je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup, et qui devaient me donner du goût pour la botanique ; mais le moment n'était pas venu, j'étais trop distrait par d'autres études. »* [Les Confessions, livre VI].

Le domaine de Buisson-Rond

Vaste parc public de 22 hectares, cette ancienne propriété appartient à la famille Milliet de Challes au XVIIe siècle. Puis en 1720, les Milliet d'Arvillard aménagèrent de somptueux jardins. En 1784, ces grands jardins serviront de terrain d'envol de la première montgolfière de Xavier de Maistre. Vendu comme bien national pendant la Révolution, le Général de Boigne, de retour à Chambéry au début du XIXe siècle, rachète Buisson-Rond, et indemnise ses anciens propriétaires. En 1868, une partie du parc est offerte à une œuvre de bienfaisance, le Bocage.

En 1971, la Ville de Chambéry achète le domaine. L'accès au parc est permis au public depuis. Entre 1985 et 1988, un projet de grande envergure est mise en œuvre : la roseraie alpine, première de ce type en Europe. La réalisation de la roseraie est en totale harmonie avec le parc. A l'avant du château, les massifs de rosiers soulignent les lignes géométriques de la façade du château. Sur le côté gauche et à l'arrière du bâtiment, les massifs s'intègrent à la végétation champêtre. La roseraie, véritable catalogue vivant, compte plus de 6000 plants et 80 variétés.

Le château, tel que nous le voyons aujourd'hui a été restructuré milieu du XIXe siècle par le comte Ernest de Boigne. Un projet de centre de création d'art contemporain faillit voir le jour en 1982. A l'intérieur du château, subsiste un grand salon central encadré par des pièces occupant deux étages. Les cérémonies des mariages civils s'y déroulent de nos jours.

La rotonde SNCF

Au début du XXe siècle, la situation ferroviaire exceptionnelle de Chambéry conduit la compagnie PLM à construire une rotonde, inspirée par l'architecture métallique de Gustave Eiffel. Le marché est signé le 20 septembre 1906 entre la compagnie PLM et la Société des Fonderies et Ateliers de Fourchambault (Nièvre). Elle est ouverte en 1910 pour 72 locomotives qui disposent de 36 voies en étoile. Ses 110m de diamètre en font la plus grande rotonde métallique de France.

L'intérêt d'une rotonde est avant tout pratique. Auparavant les remises d'entretien et de réparation des locomotives établies parallèlement aux voies occasionnaient des manœuvres délicates et fastidieuses. La surface circulaire offerte par cette rotonde permet d'orienter les locomotives sur des voies rayonnantes depuis le centre de celle-ci au moyen d'un pont tournant. Ce type de construction a été choisi dans le souci de pouvoir abriter les machines entre deux courses. Ce bâtiment indissociable du dépôt fut

de plusieurs modèles. En effet suivant la compagnie et l'année de construction les formes de la rotonde ont varié. Si les premières rotondes ne pouvaient accueillir qu'une quinzaine de locomotives à vapeur, on en vient très vite à des constructions pouvant abriter une cinquantaine de machines. Les premières présentaient aussi la particularité d'être entièrement couvertes.

Avant la généralisation du béton armé, la rotonde de Chambéry est l'une des dernières grandes réalisations françaises constituées d'une charpente métallique articulée de grande portée. Celle-ci se compose d'une partie annulaire de 27m de large reposant sur les 18 piliers de pierre du mur polygonal, et d'une coupole de 55m de diamètre soutenue par des piliers métalliques dans le prolongement des arcs. Des barres de contreventement empêchent la coupole de vriller sous la pression du vent.

L'électrification du réseau (la ligne Chambéry-Modane fut l'une des premières entre 1923 et 1930). Les voies rayonnantes de la rotonde seront électrifiées, permettant le maintien de son utilisation. Le bombardement de 1944 l'épargnera miraculeusement même si les installations ferroviaires étaient pourtant la cible des Alliés ! On aurait pu craindre une destruction rapide de la rotonde au lendemain de la seconde guerre mondiale, mais sa démolition ne sera pas envisagée avant 1980. Quelques cheminots, convaincus de l'intérêt du bâtiment, sensibiliseront la direction de la SNCF à la conservation d'un précieux témoignage industriel du début du siècle. En 1984, la rotonde de Chambéry sera inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Elle fait partie des édifices chambériens labellisés XXe siècle. Entièrement restaurée entre 1997 et 2009, cette rotonde est encore utilisée de nos jours pour l'entretien d'environ 50 locomotives journalières.